

**« Homme ! Ton organisme est
celui d'une enveloppe sensible
qui abrite un être divin vivant. »**



19 Qu'est-ce que l'homme?

Que diriez-vous d'un petit peu de philosophie ? Dans ce chapitre je voudrais exposer la pensée philosophique sur laquelle repose ce livre. Au fil des ans, cette pensée a pris de l'ampleur et elle m'a permis de mettre de l'ordre dans mes idées et de mieux comprendre la nature humaine.

Qu'est-ce que l'homme ?

Comme tout penseur véritable, Pestalozzi voulait que ses propositions et ses actions politiques, tout comme ses réflexions philosophiques sur l'éducation reposent sur une base intellectuelle solide. Pour lui, cela signifiait : avoir des idées claires sur la « nature humaine », c'est-à-dire : sur l'homme dans son « essence ». Sa réflexion et son observation l'ont poussé si loin, qu'il a fini par se considérer comme un vrai « connaisseur ou expert de la nature humaine ».

Pestalozzi a exposé sa pensée anthropologique dans son œuvre philosophique majeure : *Meine Nachforschungen über den Gang der Natur in der Entwicklung des Menschengeschlechts* (1797) (*Mes recherches sur la marche de la nature humaine dans le développement du genre humain*). Je résume ici-même les points fondamentaux de ses réflexions :

La double nature de l'homme

Contrairement à l'animal, qui est toujours en harmonie avec lui-même, l'homme se caractérise par une vie de *tensions* et *contradictions internes*. Pestalozzi l'attribuait à la double nature de l'être humain. Il désignait les deux parties par les termes « sensible ou animale » et « supérieure ».

La *nature animale*, qu'il nommait aussi avec fréquence « nature sensible », comprend toutes les expressions vitales qui sont au service de la survie et de la conservation de l'espèce et qui attache l'homme à son corps physique et à son système sensoriel. Elle nous permet de rechercher le plaisir et d'éviter la douleur, elle nous pousse à satisfaire nos besoins, nous permet d'éprouver toute sorte de sentiments comme la sympathie et l'antipathie, et de nous abandonner à l'apathie et à l'égoïsme.

La *nature supérieure* nous permet de nous élever au-dessus de l'animal, c'est-à-dire, de reconnaître la vérité, d'agir avec amour, de croire en Dieu, d'écouter ce que nous dicte notre conscience, d'être justes, de développer le sens de la beauté, de reconnaître des valeurs supérieures et de les mettre en pratique, d'être créatifs, d'agir librement, d'être responsables, de vaincre son propre égoïsme, de développer un sens pour la vie en communauté, de permettre à la raison de régner, d'aspirer à devenir meilleurs au fil des jours. Pestalozzi est convaincu qu'une étincelle divine se manifeste dans tout ce potentiel humain et que c'est en cela que l'homme est un reflet divin. C'est pour cette raison-là que souvent il appelle cette nature supérieure : « intérieure », « éternelle » ou encore « divine ».

Ces deux côtés de la nature humaine sont différents en essence, cependant, en apparence ils sont liés l'un à l'autre, parce que la *nature supérieure* est ancrée dans la *nature animale*, elle en émerge. La tâche éducative consiste à élever, au plus haut degré, cette nature sensible et animale. Pestalozzi ne méprise pas cette nature inférieure, tant qu'elle n'opprime pas les aspirations supérieures de l'homme.

Les « Recherches »

L'idée exposée ci-dessus sur la nature humaine est une constante dans l'œuvre de Pestalozzi. C'est particulièrement dans ses écrits postérieurs à 1800 qu'il l'a exprimée avec clarté et les « Recherches » - que j'ai déjà mentionnées - reposent sur elle. À partir de l'expérience de la *contradiction interne* et des questions sur son origine et sur son sens, Pestalozzi se persuade que la vie humaine se manifeste sous trois *conditions* distinctes. Il s'agit de trois modes d'existence différents, chacun obéissant à ses propres lois : la *condition naturelle*, la *condition supérieure* et la *condition morale*. Dans les deux premières, la nature animale domine, alors que dans la condition morale, c'est la nature supérieure.

La condition naturelle

La condition naturelle est gouvernée par deux forces contraires: l'*égoïsme*, qui aspire vers le « moi » et l'*altruïsme* qui dirige ce « moi » vers les « autres ». Dans le cadre de la vie sociale, l'altruïsme est ambivalent et peut sembler encombrant - surtout lorsqu'on l'associe à une sorte de bonté ingénue – mais c'est aussi le fondement de la morale humaine puisque l'amour surgit peu à peu de cet altruïsme.

Pestalozzi distingue, à l'intérieur de la *condition naturelle*, une forme *pure* ou *intacte* et une forme *abimée* ou *corrompue*. Dans la *condition naturelle intacte* les besoins humains et les capacités de les satisfaire se trouvent en *équilibre* permanent. L'homme aspire uniquement à ce qu'il *peut*, et il ne peut moins que ce qu'il *veut*. Sans trop d'effort, il profite de la vie et jouit tranquillement de sécurité. Tout ce qu'il fait ou ne fait pas est lié au présent et il ne se soucie ni du passé ni de l'avenir. Il ne trouve pas le moindre obstacle à son égoïsme, puisqu'en définitive, celui-ci l'aide à survivre et rien ni personne ne le lui reproche. L'égoïsme et l'altruïsme se maintiennent donc en équilibre harmonieux. L'homme vit sans sentiment de faute puisqu'il obéit à l'instinct naturel qui n'est ni abimé ni corrompu. Personne ne freine son aspiration naturelle à la liberté et de ce fait, il ne devient pas violent.

On reconnaît sans peine, dans cette idée de la nature humaine intacte, la description que Rousseau faisait du « bon sauvage » et qui nous fascine encore de nos jours. Mais Pestalozzi s'écarte de son ancêtre spirituel et souligne qu'on ne peut pas vraiment *faire l'expérience* de cette condition naturelle intacte. Celle-ci s'évanouit dès le « premier cri » qui est la démonstration audible de la disproportion qui existe entre les besoins du nouveau né et les véritables capacités qu'il a, à sa naissance, pour les satisfaire. La condition naturelle intacte est uniquement une pure *construction mentale*, elle est donc efficace, car elle nous permet d'*imaginer* la perte de l'harmonie originelle et nos aspirations pour la rétablir. C'est évident que Pestalozzi sait que cette harmonie, totalement naturelle et basée sur l'instinct, est forcément irrécupérable, perdue à jamais. Pas de retour possible à l'innocence, à la simplicité et à l'insouciance animale ; l'harmonie perdue doit être récupérée par d'autres moyens, soit, par la morale qu'on accepte de plein gré, comme on le verra un peu plus tard.

L'expérience directe que nous avons de l'homme, ce que nous connaissons de lui, c'est sa condition naturelle corrompue. Pestalozzi comprend l'homme comme un être guidé par ses pulsions et ses instincts, comme un

animal égocentrique. Dans cette condition naturelle corrompue, l'harmonie entre les aspirations, les besoins et les forces nécessaires pour les satisfaire est rompue. L'homme fait l'expérience, loin de ce que sa condition naturelle prévoyait, de son insuffisance, de son manque de moyens pour survivre, de sa fragilité. Sa vie se caractérise par la peur, l'effort, les préoccupations, la lutte pour la survie. Si personne ne s'interpose sur son chemin, il reste bon par nature, car c'est ce qui correspond à son inertie, à sa condition ; généralement il se sent mieux dans la concordance que dans la discorde. Mais comme les soucis quotidiens excitent notre égoïsme, nous aspirons tous – plus ou moins – au pouvoir, ce qui aboutit à une lutte généralisée de tous contretous. Toute personne se trouvant dans la condition naturelle corrompue n'éprouve aucun remords à satisfaire ses désirs aux dépens d'autrui. Elle réclame la « liberté naturelle » c'est-à-dire : faire tout ce qui lui passe par la tête, en employant, au besoin, la violence.

La condition sociale

Nous trouvons une première réponse à la pénible condition naturelle corrompue en accédant à la *condition sociale*. Pestalozzi examine le processus de *socialisation* sous deux angles distincts : Il s'agit, en premier, d'un événement historique oublié mais irréversible, caractérisé par l'invention de la propriété avec toutes ses conséquences, particulièrement celle de la création de la « loi positive » c'est-à-dire, de la loi qui surmonte la loi naturelle. Deuxièmement, il considère que la « socialisation » est un processus *temporellement indépendant*, qui se fait quand un être, déjà en mesure de raisonner, prend peu à peu conscience de sa *condition naturelle corrompue*. Elle diffère uniquement en *théorie* de la condition sociale, parce que la lutte égoïste de l'homme pour le pouvoir et pour les possessions suppose l'existence de la propriété. Dans cette condition, l'idée et la régulation de la propriété sont *sociales* : alors que l'aspiration égoïste et impitoyable de nos propres intérêts aux dépens d'autrui est *animale*. Selon notre expérience quotidienne, l'égoïsme animal est pratiquement inséparable de la propriété et l'homme égoïste emploie tous les moyens sociaux, même la loi positive, pour imposer ses propres intérêts, c'est ainsi que Pestalozzi donne à la condition sociale le nom de « condition naturelle modifiée ».

Souvenons-nous de ce qui a poussé l'homme à mettre la socialisation au premier plan. Il cherchait la sécurité et il voulait satisfaire plus facilement

ses besoins par des moyens collectifs, surtout : l'acquisition, la possession, le partage du travail. C'est à la loi de réguler tout ceci et de garantir à tout le monde les fruits de la socialisation.

Pour *garantir nos droits*, la loi – et par conséquent tout ordre social – est obligée de nous imposer des *devoirs* et de *limiter notre liberté naturelle*, ceci est fondamental. Nous finissons ainsi par être en contradiction avec nous-mêmes, car notre égoïsme ne tari pas par le simple fait d'accéder à la condition sociale. Le même égoïsme qui nous pousse à accéder à la condition sociale, pour profiter de ses avantages, nous pousse parfois à nous libérer des conséquences de ce passage. Ainsi, cette chose même à laquelle l'homme aspirait en accédant à la condition sociale, il ne pourra jamais l'atteindre dans cette condition-là. L'homme se socialise parce qu'il espère récupérer ainsi l'harmonie perdue entre ses besoins et ses capacités. Cependant, dans la condition sociale il ne pourra jamais atteindre cette harmonie tant souhaitée. Au contraire : D'un côté, le processus de socialisation crée toujours de nouveaux besoins tout en faisant miroiter leur possible satisfaction. De l'autre côté, par des dépendances toujours plus complexes, il restreint de plus en plus la liberté de l'individu. En augmentant le partage du travail et en réduisant les capacités qui sont nécessaires pour le réaliser, il l'affaiblit de plus en plus.

L'homme, simplement *socialisé*, ne se comporte pas forcément de manière socialement responsable, cette condition sociale est fragile. Sa qualité dépend de combien l'homme est réglé par des lois justes et dans quelle mesure il se plie à ces lois. Si l'homme – qu'il soit législateur, gouvernant ou simple citoyen – respecte le contrat social, il consolide la condition sociale et crée des conditions pour que tout le monde puisse s'élever vers la *moralité*. Mais s'il ne respecte pas les lois et le contrat social, il enterre ainsi la condition sociale et il risque de basculer à nouveau dans la condition animale. En citant Pestalozzi : il deviendra un « tyran », un « esclave » ou un « barbare ».

Il est inconcevable pour Pestalozzi que l'homme puisse se contenter de la simple collectivisation et civilisation, puisqu'il ne faut pas oublier que la condition sociale n'est pas capable de garantir aux individus la satisfaction de leur existence. Cependant, la condition sociale est *inévitabile* en tant qu'*étape intermédiaire* et nécessaire pour que l'homme passe de la condition naturelle à la condition morale. Ce qui fait la différence entre la condition sociale et la condition naturelle c'est la capacité que nous avons de contenir nos réactions instinctives, même si ce n'est que par pression sociale. Cette habitude à l'*obéissance externe* concernant les lois est une étape préliminaire à l'*obéis-*

sance interne de notre conscience. Par ailleurs, toutes les souffrances liées aux conditions et aux contradictions de la condition sociale ont un sens plus profond : d'après Pestalozzi, l'homme doit « ressentir profondément et longtemps » la perte de ce que représente le fait de ne pas être en société, pour qu'il puisse ensuite reconnaître, que la réinstauration de l'harmonie perdue ne peut se faire que s'il saisit les possibilités de la liberté morale et s'il veut, de son plein gré : le bien et sa propre réalisation morale.

La condition morale

Ainsi, nous accédons à la condition morale. Celle-ci repose sur une force indépendante qu'il y a en nous : la « grâce divine ». Par cette force qui, dans son essence, est indépendante de la condition animale et sociale, nous pouvons nous perfectionner, nous « enrichir » moralement. Voici ce que Pestalozzi écrit à ce sujet : « *Je (il se réfère à l'être humain en général) possède une force en moi qui me permet d'imaginer toutes les choses de ce monde, indépendamment de mon désir animal et de mes circonstances sociales, uniquement du point de vue de comment elles peuvent contribuer à ennoblir mon être, et uniquement de ce point de vue-là, de les accepter ou de les refuser. Cette force est indépendante au plus profond de mon être et elle n'est absolument pas la conséquence d'aucun autre pouvoir de ma nature. Elle existe parce que j'existe et j'existe parce qu'elle existe. Elle surgit du sentiment qui habite dans mon for intérieur : que je peux me réaliser, si ce que je dois faire commande ce que je veux faire.* » [Sämtliche Werke. (Œuvres complètes) 12, p.105]. Cette force indépendante est cependant très individuelle « *elle ne se partage pas avec autrui* », et pour cette raison, la morale est aussi individuelle, puisqu'« *aucune personne ne peut sentir à ma place : je suis ; et personne ne peut sentir à ma place : je suis moral.* » (p.106)

La morale n'est donc pas, pour Pestalozzi, la même chose que le bien objectif. Celui-ci peut se trouver concrétisé dans les bonnes institutions sociales, dans les lois justes et dans les bonnes manières habituelles. La morale, c'est toujours une action voulue par l'individu, le résultat d'une décision libre de sa conscience, et on la reconnaît dans le fait que celui qui agit moralement, vainc de plein gré son égoïsme. C'est seulement par cette volonté morale que l'homme réussit à recréer l'harmonie perdue et à dépasser la contradiction qu'il y a en nous, puisque notre volonté se dirige vers ce que la raison et la conscience considèrent nécessaire. Par un tel acte libre et moral nous devenons « l'œuvre de nous-mêmes », soit : des vrais êtres humains. Devenir « un

être humain » c'est la tâche la plus exigeante et essentielle que nous puissions accomplir ; et nous souffrirons encore des contradictions de notre nature, tout comme des imperfections et des exigences de notre société, jusqu'à ce que nous ayons admis que nous-mêmes, nous sommes responsables de créer une vie satisfaisante.

La morale, est par conséquent, liée à la décision individuelle. Personne ne peut nous rendre « moraux » à part nous-mêmes ; notre entourage, nos relations sociales peuvent nous rendre la tâche plus difficile, plus facile ou nous la suggérer. À ce sujet, Pestalozzi écrit : « *Pour moi, les seules raisons morales qui me poussent à faire ce que je dois, sont celles qui correspondent complètement à mon individualité. Mais toute raison cesse d'être morale du moment où je la partage avec autrui, car alors, au contraire, elle se convertit pour moi en une tentation constante pour agir immoralement, c'est-à-dire : sans faire attention à la fourberie de ma nature animale et à l'injustice issue essentiellement de mon endurcissement social. Plus grand sera le nombre de personnes avec lesquelles je partagerai mon devoir et plus fortes et variées seront les tentations liées à ce devoir qui me feront agir immoralement... Tout ce que je pourrai exiger en tant que membre d'une association, d'une communauté – encore plus en tant que membre d'une corporation (association, syndicat), d'une faction (parti) - me déshumanise à plus ou moins grande échelle. Plus grand sera le groupe, la communauté, la corporation ou faction d'où proviennent mes droits et devoirs, plus grand sera le risque de me déshumaniser, c'est-à-dire, de m'endurcir socialement face à toutes les exigences que la morale a sur ce devoir et ce droit.* » [Sämtliche Werke. (Œuvres complètes) 12, p.113] Se regrouper pour réaliser nos propres intérêts, proclamés comme bons, peut contribuer à certains changements sociaux bienvenus, mais selon Pestalozzi, ces actions collectives n'ont rien à voir avec la véritable morale.

Rien ne pourrait être plus faux que d'accuser Pestalozzi, à cause de cela, d'individualiste ou d'antisocial. Le but fondamental de la morale – c'est-à-dire : la réalisation personnelle qui vainc notre propre égoïsme – c'est quelque chose d'essentiellement social. Pour Pestalozzi la morale n'est concevable que comme le dévouement personnel de chaque individu envers son prochain et comme amour actif envers la communauté.

Sa manière directe de nous motiver à mener une vie morale ne transforme pas Pestalozzi en un rêveur utopiste. Il admet librement qu'il nous est impossible d'agir de manière purement morale, puisque nous sommes immergés en permanence dans la société. En plus, nous sommes des créatures

naturelles ayant nos propres instincts et besoins et pour survivre, il nous faut souvent les satisfaire d'abord, en sacrifiant l'action morale. Ainsi, Pestalozzi accepte clairement le conflit intérieur et la tension qui font partie de notre nature humaine. La paix intérieure et l'harmonie avec nous-mêmes et le monde qui nous entoure, ne sont pas des choses que nous puissions avoir en permanence, nous pouvons seulement les expérimenter dans chaque acte de notre propre volonté.

La mise en pratique

La philosophie de Pestalozzi nous permet de voir que tous les phénomènes essentiels de la vie humaine (comme le pouvoir, la liberté, la paix, la solution des problèmes, le mariage, le travail) ont en réalité *trois significations* qui, en soi, sont contradictoires, car l'existence naturelle, sociale et morale sont *subordonnées chacune à une autre loi*. Ce qui dans une condition semble juste, peut se révéler inapproprié d'après les lois de l'autre. C'est le cas, par exemple, du *pouvoir*, en tant que pouvoir institutionnel. Celui-ci est essentiel à la condition sociale car, sans lui, elle ne pourrait pas exister, cependant pour la vie morale il est inutile. De même pour la *méfiance* ; dans la vie sociale elle est nécessaire, car sans contrôle tout irait de travers. Mais pour la vie d'une communauté qui veut se fonder sur la morale de ses membres, la méfiance est destructive.

Si nous ne prenons pas conscience de cela, on risque de se méprendre à chaque débat. C'est ce qui est arrivé, par exemple dans les années 1980 en parlant de la paix. Pour certains, la paix d'une nation (appartenant donc à la condition sociale) était un bien qui, en cas extrême, il fallait défendre. Cependant, pour d'autres, la paix était un concept biblique et de ce fait, il était lié à la condition morale. Les revendications, en partie extrêmes, de ces derniers reposaient sur la croyance en une « morale pure » qui, selon Pestalozzi, nous ne pouvons pas posséder en tant qu'humains.

Il arrive la même chose dans les discussions souvent fébriles à l'intérieur de l'église dans lesquelles on met « dos-à-dos » le pouvoir et l'amour, sans se rendre à l'évidence que chaque institution est régie par des structures de pouvoir et que l'amour individuel se situe à un tout autre niveau. Avec sa philosophie Pestalozzi suggère d'un côté, qu'on reconnaisse que la contradiction est inhérente à l'existence humaine et d'un autre côté, qu'on essaye – autant qu'on le peut – de la supprimer dans ce que nous entreprenons.

Pestalozzi se sert de nombreux exemples pour expliquer la triple signifi-

cation des actions humaines. L'un d'eux, c'est celui de la religion que j'expose ici. En tant qu'être *naturel*, l'homme réagit avec de la crainte face à l'innombrable et il représente Dieu et l'au-delà au moyen d'images concrètes. Dans le domaine religieux, l'*aspect social* se manifeste dans les congrégations religieuses qui ont leurs propres rites, normes et structures sociales. La dimension religieuse est réellement *morale* en tant que révélation personnelle du divin, en tant que réponse existentielle au divin expérimenté en nous. Mais pour Pestalozzi – conscient de que la pure morale est impossible – ce qui est typique, c'est qu'il ne rejette pas les aspects naturels et sociaux malgré l'ordre de valeurs très clair de ce triple point de vue. Au contraire, il les apprécie parce qu'il les considère comme des « moyens qui nous guident » vers la morale, cependant seulement si les moyens n'empêchent pas de parvenir au but.

La philosophie et la pédagogie de Pestalozzi

Par conséquent, la profession d'enseignant peut s'analyser aussi en utilisant ces trois conditions de Pestalozzi. Notre travail éducatif est aussi soumis à cette inévitable contradiction :

En tant qu'*êtres naturels* nous aimerions que notre travail soit agréable, qu'il soit facile à réaliser et qu'il nous apporte une certaine reconnaissance et une récompense matérielle.

En tant qu'*êtres sociaux* nous adhérons à un contrat qui, d'un côté, nous donne des droits et un pouvoir relatif (ainsi, par exemple : le simple fait de pouvoir enseigner et de gagner par là notre vie), d'un autre côté, il nous impose des droits : respecter les horaires des cours, suivre le plan d'études, faire respecter la discipline à l'école, participer dans les processus de promotion et les mécanismes de sélection, poursuivre notre formation et observer strictement chaque point du règlement.

Si nous réalisons notre travail en considérant uniquement ces deux aspects, nous ne pourrons pas nous considérer satisfaits parce que nous serons toujours tiraillés par l'inévitable contradiction qui existe entre l'aspiration naturelle à la commodité et nos devoirs sociaux. Notre profession nous fournit une réelle satisfaction uniquement dans l'*aspect moral*. On contribue à l'humanisation des enfants qu'on nous confie, tant qu'on respecte leur personnalité et qu'on leur permet ainsi : de développer leurs capacités, d'éveiller leurs sens, de les initier à la diversité du monde et à tout ce que nous pourrions, afin qu'ils puissent devenir de bons individus. Personne ne peut nous

donner l'ordre de le faire. Plus les systèmes qui essaieront de garantir ainsi la qualité de cet enseignement seront contraignants, et moindre sera la qualité que nous pourrons atteindre, car sa qualité dépend uniquement de la liberté morale de chacun de nous.

Pestalozzi, dans un livre publié en 1815 qui porte le titre de : „An die Unschuld, den Ernst und den Edelmut meines Zeitalters und meines Vaterlandes“ (« A l'innocence, au sérieux et à la noblesse de cœur de mon époque et de ma patrie ») a mis au centre de son analyse la différence entre le social et la morale. À « l'existence collective » et à la « civilisation » – qui correspondent à la condition sociale – il leur a opposé, respectivement : « l'existence individuelle » et « la culture », caractéristiques de la condition morale. Dans le contexte qui nous intéresse ici, c'est essentiel qu'il ait voulu comprendre la formation et l'éducation, sous n'importe quelle circonstance, comme faisant partie de l'existence individuelle.

Voyons quelle est la situation actuelle dans les écoles et les changements qui s'y opèrent, on doit malheureusement se rendre à l'évidence : le développement se fait en sens opposé. Le purement social (retranchement derrière le juridique, l'institutionnel et avec cela la standardisation et l'utilisation du pouvoir) prédomine plus que jamais dans le secteur de l'enseignement et cela risque d'asphyxier ce que Pestalozzi entendait par culture. On balance par-dessus bord le facteur individuel, que ce soit celui des élèves comme celui des enseignants, et avec lui, la quantité de liberté nécessaire pour réaliser un travail éducatif enrichissant. La relation entre le maître et les élèves devient de plus en plus tendue et angoissante. Plus nombreuses seront les mesures juridiques que les enseignants devront appliquer – mesures contraires à la volonté, aux nécessités et aux désirs des élèves – plus ils seront perçus comme les « exécutants » d'une machinerie anonyme et non pas comme des « auxiliaires » qui prennent au sérieux leur individualité.

Bien sûr, l'organisation de l'école obligatoire est impensable sans règles. Cependant, il faut que ce soit clair pour ceux qui font les règlements, que ces règles-là doivent seulement constituer un cadre : pour développer le véritable enseignement – c'est-à-dire : celui fondé sur une communauté morale et qui aspire au développement du comportement moral de toutes ses parties – et pour agir avec liberté et engagement personnel. L'éducation et la formation ne se guident pas par les mêmes règles que le secteur de la construction routière. Là, l'État peut *mettre en œuvre* la réalisation de ses projets, tels qu'ils ont été conçus et dans leur totalité. Il peut le faire dans tous ces secteurs où l'on

doit perfectionner des choses ou des systèmes, mais dans le domaine de l'enseignement cela ne marche pas. Ici, ni l'administration de l'éducation ni les directeurs de l'enseignement ne peuvent *mettre en œuvre* quoique ce soit pour atteindre leurs objectifs, ils ne peuvent qu'*aider* à les réaliser – mais aussi et malheureusement – les *entraver*.

La réalisation des objectifs de l'État repose toujours sur la compétence concrète des personnes impliquées, c'est-à-dire : sur les enseignants et les élèves. Peu importe combien d'énergie on emploiera pour perfectionner, ou du moins, pour modifier des systèmes, c'est seulement par la volonté des impliqués qu'on pourra atteindre des résultats meilleurs. Leur volonté sera d'autant plus grande qu'on ne limitera ni leur liberté ni leur espace pour la créativité, et aussi quand on cessera de les dégrader en les considérant comme des fonctionnaires exécutants et non pas comme des réalisateurs qui fonctionnent.